

# Vivre et travailler au Japon

## Cahiers d'Études Interculturelles

N°3 – Octobre 2016

### ÉTUDES

*Anaïs Rasson*

- Le rapport des Japonais aux étrangers :  
le cas de l'école Futaba ..... 5

# Le rapport des Japonais aux étrangers : le cas de l'école Futaba

Anaïs Rasson

Mémorante en Anthropologie à l'Université Libre de Bruxelles

Stagiaire à l'école Futaba, Fukuoka

## Introduction

Dans cet article, je vais exposer le rapport qu'entretiennent les Japonais de Futaba à l'Occident. Il s'agit d'un chapitre remanié de mon mémoire « Le rapport à l'étranger chez les catholiques japonais : le cas de l'école Futaba ». Dans ce mémoire, j'analyse comment la religion catholique, et par extension, l'« étranger », sont utilisés comme moyen de distinction. Cet article reprend donc un point de mon mémoire. Il ne s'agit que de l'un de ses aspects, le reste du mémoire développant plus en détail le rapport des membres de Futaba à la religion catholique, ainsi que son utilisation comme moyen de distinction.

L'école Futaba est une école catholique et privée, réservée aux filles. Elle est assez prestigieuse et est située dans les beaux quartiers de Fukuoka, une ville au sud-ouest du Japon. Elle a été conçue par l'ordre catholique des sœurs de l'Enfant-Jésus, fondé par Nicolas Barre à Paris en 1666. Cet ordre est actuellement connu sous le nom de « couvent Saint-Maur ». Les sœurs de l'Enfant-Jésus forment une congrégation religieuse féminine de droit pontifical. Elles ont pour vocation principale l'enseignement chrétien. L'école Futaba est donc directement liée à la France. Cette école fut conçue en 1872, au moment où des nonnes étaient appelées à venir au Japon pour créer des écoles de filles. Elles étaient censées y enseigner les langues, l'art et le

savoir-vivre occidental. La première école était située à Tokyo. Il y en a actuellement cinq au Japon. Le lycée Futaba de Fukuoka fut créé en 1933. En 1947, le collège est ajouté. En 1951, la maternelle et en 1954, l'école primaire<sup>1</sup>. J'ai fréquenté cette école durant un an dans le cadre d'un échange, après mes études secondaires. J'ai vécu alors dans différentes familles d'accueil japonaises. Cinq ans plus tard, j'ai fait un travail de terrain anthropologique dans cette école durant un mois. Dans cet article, je me base sur la littérature, mon expérience d'échange, sur mes observations de terrain et des extraits d'entretiens.

La relation qu'entretient l'école Futaba à la religion catholique est directement liée à son rapport à l'étranger. L'école Futaba est caractérisée par une forte présence d'éléments faisant référence à l'étranger, par la religion catholique mais aussi par la présence des étudiantes d'échange. Cette école est constamment en construction identitaire face à l'étranger. Je vais décrire comment les enquêtés se construisent une identité nationale, avec comme outil analytique le *nihonjinron*. En effet, ceux-ci se définissent de manière parfois stéréotypée, en expliquant qu'eux seuls peuvent comprendre leur culture, utilisant comme explication le déterminisme linguistique.

Je montrerai comment ils promeuvent leur pays. Ensuite, j'exposerai leur rapport à l'Occident, montrant comment celui-ci permet de répondre à des besoins sociaux, en mobilisant les notions d'occidentalisme et de *iitoko-dori*, définie comme « l'aptitude des Japonais à adapter les éléments les plus utiles des sociétés étrangères à leur propre société, à leur façon » (Christiansen, 2015). Je décrirai également la façon dont les étudiantes d'échange sont accueillies dans cette école et quelle image de l'étranger l'école Futaba véhicule. Je terminerai en montrant que, malgré la volonté d'intégration importante, les barrières entre les Japonais et les étrangers persistent, et que les étrangers gardent leur statut d'étranger quoi qu'il en soit.

## 1 Méthodologie

Après mon séjour d'un an en 2010-2011, je suis retournée au Japon en septembre

---

<sup>1</sup> <http://www.fukuokafutaba.ed.jp/english/elem/e-main.htm>

2015 pour faire un travail de terrain d'un mois. Au niveau méthodologique, je me suis principalement basée sur l'ouvrage de Jean-Pierre Olivier de Sardan, « La rigueur du qualitatif : Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique » (2008) et « Guide de l'enquête de terrain » (2003), de Stéphane Beaud et Florence Weber. La lecture de ces ouvrages avant et pendant mon travail de terrain m'a vraiment aidée à élaborer des stratégies de méthodologie. Elle m'a permis de me préparer aux difficultés du terrain et de m'organiser sur la façon dont j'allais procéder : comment me présenter, comment mener un entretien, etc. Pendant le recueil des données, elle m'a aidée à élaborer des stratégies nouvelles quand un problème se posait.

J'ai procédé par une enquête de terrain, en récoltant des données qualitatives. J'ai utilisé une démarche inductive. Arrivée sur le terrain, je voulais surtout saisir le point de vue des acteurs, leurs pratiques et leurs représentations à propos de la religion catholique. La question était assez large. J'avais quelques pistes et hypothèses mais celles-ci ont fortement évolué lors de mon travail de terrain. J'avais fait quelques lectures, mais pas tant que cela, pour ne pas m'enfermer d'emblée dans des théories. Je suis donc partie de mes observations pour élaborer des pistes et angles d'attaque. Je désirais récolter les informations de la manière la plus variée possible, comme le conseille Jean-Pierre Olivier de Sardan (2008) : insertion, observations, observations participantes, entretiens, recensions, sources écrites et les sources audiovisuelles, etc. J'ai cherché à combiner différentes données pour tenter d'obtenir un discours contrasté, des points de vue différents, et surtout une idée la plus complète de la réalité sociale. J'ai logé dans trois familles : Hirano-san, une de mes familles d'accueil, Fukuda-sensei, mon ancienne professeure de japonais, ancienne élève et mère d'ancienne élève et Tanaka-san, une de mes familles d'accueil dont les trois filles étaient à l'école Futaba. J'ai conduit des entretiens, j'ai assisté à des cours dont ceux de religion. J'ai assisté à plusieurs messes données en dehors de Futaba et j'ai participé à des activités du club catholique comme la visite d'une école pour prêtres ou d'une Église protestante. J'ai participé à une activité religieuse organisée par le groupe d'anciens élèves de Futaba : la lecture et les commentaires d'un passage de la bible. J'ai également fait le tour de l'école plusieurs fois pour observer la culture matérielle. J'essayais tant que possible d'être présente à l'école.

## 2 *Le Nihonjinron* : la croyance en une spécificité japonaise

À l'occasion de mon enquête de terrain, je me suis rendu compte que mes interlocuteurs véhiculaient très souvent des idées stéréotypées et généralisantes du Japon et des Japonais. Je vais présenter ces idées en mobilisant le concept de *nihonjinron*. Je montrerai comment la langue est utilisée dans ce cadre. Enfin, je montrerai comment les membres de Futaba s'appliquent à promouvoir leur pays.

### 2.1 *Le Nihonjinron ou une vision stéréotypée du Japon*

*Nihonjinron*, pour rappel, se traduit littéralement par « discours sur les Japonais » (Mathews, 2004). Il s'agit d'une idéologie que l'on retrouve chez beaucoup d'auteurs, voulant montrer l'homogénéité du Japon. Avec l'idéologie du *nihonjinron*, il existe au Japon une croyance très forte en une spécificité japonaise basée sur l'homogénéité et la pureté (Mathews, 2004 ; Befu, 1995 ; Dale, 1986). Lors de mon enquête de terrain, j'ai pu remarquer que cette croyance était fortement marquée. Beaucoup de mes enquêtés m'expliquaient la manière de penser des Japonais, leurs habitudes, leurs croyances, avec souvent l'utilisation de discours assez généralisant du type : « au Japon, c'est comme ça » ou « les Japonais sont comme cela ». Les spécificités japonaises se marquent sur différents points : au niveau social, linguistique, psychologique, etc. (Befu, 1995). L'exemple qui suit me permet d'illustrer cette croyance. Nakano-san, mère d'élève, m'explique que les Japonais sont des personnes calmes, intérieures, qui n'expriment pas beaucoup leurs émotions :

« On ne montre pas notre colère ou nos sentiments. (...) Même le jour où il y a eu le grand tremblement de terre, peu de gens ont crié. Ils pleurent, mais de façon discrète. On essaye de ne pas montrer. Au niveau des sentiments, il y avait un grand chagrin mais ce n'est pas quelque chose qu'on va montrer. On l'exprime dans la famille, etc. Mais peut-être que pour les étrangers c'est difficile à comprendre ». (Nakano-san)

Dans cet extrait, nous pouvons constater qu'en plus de montrer une image caricaturale du Japon, elle nous fait part de cette idée que ceux qui ne sont pas japonais ne pourraient pas comprendre cette manière de penser. Ceci corrobore la littérature critique du *nihonjinron*. En effet, selon Gordon Mathews, une des idées les plus

importantes que l'on retrouve dans le *nihonjinron* est celle qui dit que seuls les Japonais peuvent complètement comprendre le Japon (Mathews, 2004). Roger Goodman explique qu'« *every Westerner has been told in Japan that they cannot and will never be able to understand the Japanese* » (Goodman, 2000 : 156). Ce que mes interlocuteurs m'expliquaient régulièrement, c'est que le fait d'avoir grandi dans une culture différente fait que les codes sociaux sont différents, et que de ce fait les étrangers ne peuvent comprendre ces codes sociaux. Et beaucoup insistaient sur le nombre important d'implicites et de sous-entendus dans les codes sociaux et la manière de s'exprimer au Japon, et que donc ne pas y avoir grandi ne nous permet pas de le comprendre.

Lors des discussions, la plupart de mes enquêtés estiment que mon sujet est difficile à étudier et qu'en tant que Belge étudiant la culture japonaise, je ne pourrais pas vraiment la comprendre. Par exemple, Fujimoto-sensei et Kobayashi-sensei me l'évoquaient et avaient tous deux peur que je ne comprenne pas. Watanabe-san, elle, trouvait important que je diffuse mes données sur le Japon à l'étranger, afin de transmettre une meilleure compréhension de l'autre. Nakano-san, elle, pensait également que c'était compliqué :

« *C'est un sujet très intéressant mais... c'est un sujet très intéressant mais peut-être difficile à comprendre, pour les étrangers (...)* *C'est difficile...* Même si, Anaïs, vous-même vous avez compris l'atmosphère des choses... Expliquer ça, aux professeurs et aux Belges, c'est un peu difficile (rires). Parce que ce sont des gens qui n'ont jamais été au Japon donc... » (Nakano-san)<sup>2</sup>

Dans cet extrait, elle semble cependant penser que d'avoir vécu au Japon permet une meilleure compréhension que ceux qui n'y ont jamais été.

## 2.2 *La difficulté de la langue*

Mais cette incapacité des étrangers à comprendre le Japon s'explique surtout par ce qu'Harumi Befu (1995) définit comme le déterminisme linguistique. La langue est

---

<sup>2</sup> Entretien réalisé en français et japonais. En italique : traduction du japonais au français.

un critère fondamental dans la conception de la « japonité » (Duggan, 2015). Si, lors de mon séjour à Futaba, j'ai été énormément encouragée à parler et à progresser en japonais, beaucoup me disaient en même temps que c'est une langue très compliquée et jamais tout à fait accessible aux étrangers. J'aurai beau m'améliorer, il y aura des choses auxquelles je n'aurai jamais accès, du fait de ne pas être japonaise. Si j'étais cependant encouragée à progresser par la plupart des enquêtés, je restais toujours incapable de parler parfaitement. Morita-sensei m'explique :

« Ah mais le japonais c'est compliqué... Même pour les Japonais c'est compliqué (rires) ». (Morita-sensei)<sup>3</sup>

Ma mère d'accueil, Tanaka-san, m'a expliqué que comprendre les Japonais était très compliqué car ils disent une chose en signifiant une autre. Elle me disait souvent que pour comprendre un Japonais, il faut être attentif à l'œil de l'interlocuteur car c'est lui qui va révéler ce que pense réellement celui-ci. Joy Hendry explique également avoir discuté avec un professeur de l'Université Keio, linguiste connu, qui prétend qu'écouter des étrangers qui parlent japonais, c'est de la torture psychologique, peu importe le niveau de grammaire, vocabulaire ou de prononciation. Il explique n'être jamais sûr de l'intention qui se cache derrière ces mots (Hendry, 1999).

À la fin de mon échange, je suis retournée dans ma première famille d'accueil, où j'étais restée les six premiers mois. Ayant progressé en japonais, mon père d'accueil a dit à ma mère d'accueil être très déçu de mon évolution car c'était moins amusant de discuter avec moi. Il préférait au début car j'avais l'air d'un petit enfant. Ce récit corrobore la littérature. En effet, selon Millie Creighton, paradoxalement, beaucoup de Japonais font des louanges aux étrangers qui s'essayent à la langue japonaise mais sont mal à l'aise lorsqu'un étranger parle japonais correctement. Beaucoup de Japonais vont refuser de lui répondre en japonais (Creighton, 1991). Durant son travail de terrain, un des interlocuteurs de Joy Hendry explique que beaucoup de Japonais sont devenus désormais exigeants avec les étrangers parce qu'ils parlent de plus en plus correctement le japonais. Ils ne peuvent donc plus les traiter comme des petits, des enfants, des êtres

---

<sup>3</sup> Traduit du japonais.

pas tout à fait sociaux, comme ils pouvaient le faire tant que les étrangers commettaient des erreurs (Hendry, 1999). Pour ma part, mon niveau de japonais n'était cependant pas assez développé. Ensuite, j'étais considérée comme une étudiante, donc un enfant dépendant des adultes. Je n'ai jamais vraiment connu d'expérience désagréable à ce niveau-là. On peut se demander à partir de quel seuil rencontre-t-on ces problèmes.

### *2.3 La promotion du Japon auprès des étrangers*

L'affirmation identitaire à l'école Futaba peut s'observer très clairement car elle est exprimée aux étrangers. Je vais maintenant tenter de montrer comment elle se construit. En effet, comme l'explique Harumi Befu (1995), pour se définir, il fallait que les étrangers acceptent cette définition, d'où le besoin de propager le *nihonjiron* à l'extérieur du Japon, notamment avec le livre de Chie Nakane « Japanese Society » (1970) (Befu, 1995). Les membres de Futaba affirment leur identité japonaise en comparaison avec les étrangers. Cette affirmation est fortement marquée dans la volonté qu'ont les Japonais de promouvoir leur pays auprès des étrangers. Cela coïncide avec ce qu'Harumi Befu (1995) expliquait sur le besoin qu'ont les Japonais de répandre le *nihonjinron* à l'extérieur de leur pays pour donner plus de crédit à cette théorie. Durant mon travail de terrain, ainsi que durant mon séjour d'échange, mes interlocuteurs voulaient me montrer le meilleur de leur pays. Par exemple, en m'invitant à des événements culturels, en me faisant goûter les spécialités, en me parlant des spécificités japonaises, etc. À Futaba, cette volonté de promouvoir le Japon auprès des étudiantes d'échange se fait surtout par l'intermédiaire des professeures de japonais, qui emmènent régulièrement les étudiantes dans les endroits touristiques, leur font goûter des spécialités, leur permettent de participer à activités japonaises telles que les cours d'*ikebana* (生け花)<sup>4</sup>, de calligraphie, de port du kimono, ou encore à des événements culturels.

---

<sup>4</sup> Art traditionnel d'arrangement floral.

### **3 L'occidentalisme : le rapport des Japonais à l'Occident**

Comme montré plus haut, la construction de l'homogénéité japonaise s'est souvent faite par comparaison avec les étrangers. Je vais maintenant montrer, à partir du concept d'occidentalisme, le rapport qu'ont les Japonais à l'étranger dans cette construction identitaire. En effet, si le concept de *nihonjinron* explique la construction de l'identité japonaise, le concept d'occidentalisme montre comment les Japonais utilisent l'« autre » dans cette construction identitaire. Il s'agit d'une projection de l'autre, « exotisé », une construction sociale qui reflète la nécessité de contrôler l'intrusion du monde extérieur (Creighton, 1995).

En m'appuyant sur la littérature, je vais maintenant montrer quel rapport entretiennent les Japonais aux produits et aux événements occidentaux. Je montrerai que l'utilisation d'éléments occidentaux au Japon ne signifie pas la fin d'une culture japonaise mais justement la cohabitation entre deux cultures. Je montrerai enfin comment cela s'applique à mon travail de terrain.

#### ***3.1 Le rapport aux produits occidentaux***

Historiquement, les produits occidentaux étaient consommés par les classes dirigeantes. L'Occident garde aujourd'hui ce même prestige symbolique, sans pour autant que ce dernier soit considéré comme étant supérieur. Beaucoup d'ouvrages ont traité de l'introduction de biens occidentaux liés aux habitudes culturelles dans la vie au Japon. Les premiers à consommer des produits occidentaux, à partir en vacances etc., sont les personnes issues de la noblesse : « *Westernization meant a selective western-aristocratization* » (Creighton, 1998 : 234). Pour cette raison, les produits occidentaux gardent toujours un certain prestige (Creighton, 1998). Les boutiques utilisent souvent des enseignes écrites en anglais ou en français. Les restaurants français sont luxueux, etc. Il existe cependant une différence de rapport entre l'Occident en général, souvent associé aux États-Unis et à la France. Le rapport qu'ont les Japonais à la France est particulier. Celle-ci est associée à la culture, la distinction, le romantisme, le bon goût. Cette image est véhiculée dans les publicités et les magazines. Les produits vendus, dont le nom est écrit en français, sont quasi toujours

des produits de distinction. Les magasins chics utilisent souvent le français, se distinguant de ceux qui utilisent l'anglais. Si cette langue est également associée à une certaine distinction, elle est davantage liée à la modernité. Le français a une connotation beaucoup plus traditionnelle. En effet, « *French products, possibly due to scarcity, excessive cost, and a certain exotic appeal, have a surprisingly high-prestige rating among the Japanese* » (Nagashima, 1970 : 70) et « *Now, more than ever, Japanese businessmen feel that owning French products brings the highest prestige because they are handsome, unique, expensive, and luxurious* » (Nagashima, 1977 : 99). Les produits français attirent particulièrement les jeunes, les femmes, et les classes aisées (Nagashima, 1970).

### **3.2 Le rapport aux événements occidentaux**

Les Japonais n'ont pas seulement repris des éléments matériels de la culture occidentale, mais aussi des fêtes comme Noël ou la Saint-Valentin. Cela permet de relativiser l'idée souvent véhiculée selon laquelle les Japonais sont uniquement des emprunteurs (*iitoko-dori*). En effet, il faut bien garder en tête le rôle fonctionnel et symbolique des choses empruntées dans le contexte japonais (Creighton, 1991). Creighton donne l'exemple de l'importance de Noël dans le cas du Japon. Fête religieuse, elle tombe à peine une semaine avant la fête la plus importante au Japon, *oshōgatsu*, la nouvelle année. Au Japon, fêter Noël signifie manger du gâteau et offrir des cadeaux aux enfants. Cette fête concerne la famille nucléaire. Elle permet de remplir le manque de festivités pour les enfants. Le fait que Noël et *oshōgatsu* soient fêtés à peu près en même temps ne veut pas dire que la distinction entre « choses japonaises » et « choses étrangères » disparaîsse. Noël permet de fêter les enfants et donc de garder *oshōgatsu* tel qu'il est, comme un symbole national de l'héritage japonais (Creighton, 1991).

### **3.3 Une « double-vie »**

Cette occidentalisation de la noblesse japonaise n'a pas signifié l'effondrement de la culture japonaise, mais plutôt l'occasion d'avoir une « *double-life* » (Creighton, 1998 : 187) : elle permet d'être parfois occidental, donc à la mode, et de pouvoir à

d’autres moments être japonais et par conséquent traditionnel (Creighton, 1998). Le Japon contemporain est un mixte de différentes influences culturelles. Cependant, malgré l’apparence internationale, les frontières entre les Japonais et les autres sont maintenues et accentuées. Il existe également dans les magasins une grande distinction entre les produits japonais et ceux provenant de l’étranger. Ceux-ci sont inclus dans le marketing japonais et dans la culture.

Le Japon est donc un mélange de « choses étrangères » et « choses japonaises ». Les Japonais et les étrangers cohabitent mais sont définis différemment et sont situés à des endroits différents. Des mots étrangers sont intégrés dans la langue japonaise, mais sont écrits en *katakana* (片仮名)<sup>5</sup>, système d’écriture réservé aux mots étrangers, et non en *hiragana* (平仮名)<sup>6</sup>. Les maisons sont généralement équipées de vaisselles japonaises et occidentales. La soupe de *miso* (味噌)<sup>7</sup> ne sera jamais servie dans un bol occidental. Une soupe de pâtes en alphabet ne le sera jamais dans un bol japonais. Les Japonais s’habillent avec des habits étrangers mais portent le kimono pour les événements importants, comme le mariage shintô, le nouvel an ou les cérémonies de passage. Tous ces événements servent à affirmer l’héritage japonais.

C’est en exagérant la différence entre ce qui est japonais et ce qui est étranger, entre *ware ware nihonjin* (われわれ日本人, nous les Japonais) et *yosomono* (よそ者, les étrangers), que la culture japonaise et l’identité nationale sont affirmées (Creighton, 1991).

### 3.4 Et à Futaba ?

A l’école Futaba, il en est de même. Les formes liées à l’étranger reprises par l’école, qui sont pour la plupart liées à la religion catholique, sont des formes de prestige. Comme expliqué dans les autres cas d’*iitoko-dori*, les membres de Futaba ont

---

<sup>5</sup> Syllabaire japonais, une des trois écritures du japonais. Principalement utilisé pour les mots d’origine étrangère.

<sup>6</sup> Syllabaire japonais, une des trois écritures du japonais.

<sup>7</sup> Soupe faite à base de *miso*, pâte de haricots de soja fermentée et salée. Elément essentiel du repas traditionnel japonais.

requis des éléments de la culture catholique pour répondre à des besoins sociaux. De ce fait, toute cette symbolique ne dit finalement pas grand-chose à propos de la religion catholique elle-même mais en dit plus sur ce à quoi elle sert. Futaba est associée à la France par le fait que son fondateur Nicolas Barre est français mais aussi que la religion catholique est associée, dans ce pays, à la France en général. Cette association offre à l'école un certain prestige, de l'élégance et du raffinement. Le français a une forte symbolique de l'ancien temps. Morita-sensei explique dans son entretien l'image qu'il a de la France :

« Ah, mais le français, c'est nostalgique... Notre école vient de Saint-Maur, elle vient de France, c'est une école française. Alors du coup, on apprend le français, avec les sœurs par exemple. Mais en tant que Japonais, le français c'est vraiment compliqué (rires) » (Morita-sensei)<sup>8</sup>

En expliquant que le français est nostalgique, il fait référence à l'image traditionnelle associée à cette langue. Comme avec l'exemple donné par Millie Creighton (1991) sur la fête de Noël qui sert à fêter les enfants au Japon, inclure la religion catholique dans cette école ne veut pas dire que la distinction entre « choses japonaises » et « choses étrangères » disparaît. La distinction persiste, les « choses étrangères », la culture matérielle ou les événements religieux tels que les messes, servent à montrer l'éducation morale, traditionnelle, élégante, des élèves de Futaba. Les « choses japonaises », par contre, restent, et sont autant valorisées que les autres. Futaba conserve des éléments de la culture japonaise traditionnelle. Par exemple, les étudiantes apprennent les arts traditionnels japonais, tels que la calligraphie ou le *haiku* (俳句)<sup>9</sup>. La plupart des clubs organisés après l'école proposent des arts ou du sport traditionnels japonais, tel que le *kendo* ou la cérémonie du thé. Des pièces avec *tatami* (畳)<sup>10</sup> sont également présentes dans cette école. D'autres pièces sont organisées pour les réceptions religieuses. Les voyages scolaires sont toujours organisés à Kyoto, avec des visites culturelles importantes. Cette ville, de par la conservation exceptionnelle de

---

<sup>8</sup> Traduit du japonais.

<sup>9</sup> Forme de poèmes japonais.

<sup>10</sup> Revêtement traditionnel des maisons japonaises.

ses temples, est le symbole de la tradition japonaise.

## 4 L'étranger à l'école Futaba

L'utilisation du *gaijin* sert également à définir les normes sociales et culturelles japonaises. Le terme *gaijin* (外人) vient du mot *gaikokujin* (外国人) qui signifie « étranger ». Il s'agit de la vision généralisée de l'étranger et surtout de l'Occidental, d'une construction sociale d'un étranger homogène, grâce auquel peut se définir la construction de sa propre identité, l'unicité des Japonais. Millie Creighton explique que la représentation des étrangers est abondante, ce qui pourrait donner l'impression que le Japon est ouvert au monde extérieur et aux étrangers, alors que des barrières persistent : que ça soit pour les échanges ou pour la participation des étrangers à la vie japonaise. Selon Millie Creighton, les *gaijin* ne sont vus que comme des *misemono* (見せ物), « objet à montrer » et non comme des individus. Ils se limitent souvent à des représentations fantaisistes qui permettent de montrer ce que les Japonais ne sont pas, et de perpétuer un discours sur l'autre (Creighton, 1995). Il y a plus d'étrangers présents à Futaba que dans les autres écoles de Fukuoka. Ces étrangers sont des étudiantes d'échange, et quelques professeurs d'anglais. Les élèves et autres professeurs sont pour la majorité japonais. Je vais exposer comment sont traités ces étrangers à Futaba. Je commencerai par expliquer les échanges organisés à Futaba, et montrant par la suite comment ceux-ci sont traités comme miroir de soi et comme *misemono*, pour reprendre le terme de Millie Creighton.

### 4.1 Une volonté d'intégration importante

Comme expliqué auparavant, une volonté importante à Futaba est l'apport d'une éducation internationale. Toutes les dispositions mises en place expliquées dans le premier chapitre, comme la répartition des étudiantes dans différentes classes ou cours de japonais, permettent aux élèves de Futaba d'avoir un contact avec l'étranger au sein de l'école. Les étudiantes d'échange sont très rapidement poussées à s'améliorer en japonais dans le but de les rendre capables de communiquer avec les élèves en peu de temps. Les étudiantes sont mises dans des classes de deuxième année du lycée et non

de troisième, pour permettre aux étudiantes de se lier aux élèves plus facilement. En effet, les élèves de dernière année de lycée sont trop occupées par leurs examens d'entrée de l'université. Chaque mois, les étudiantes doivent écrire une page sur leur pays ou sur leurs impressions liées au Japon. Ces pages se retrouvent dans le journal de l'école.

J'ai eu également l'occasion, lors de mon travail de terrain, d'assister à une réunion dans le grand hall, où les élèves de Futaba revenues de l'étranger et les étudiantes d'échange devaient faire des présentations devant toute l'école à propos de leur expérience.

Je passe l'après-midi à l'école. À 3 heures, on m'annonce qu'il y a une réunion qui va se faire dans le grand hall, jusqu'à 3 heures 45. Toutes les élèves arrivent, classes par classes. Les professeurs les positionnent. Une fois que tout le monde est assis, un professeur explique en quoi consiste cette réunion. Les élèves sont priées de fermer les yeux pendant deux minutes en silence. Ensuite, de se mettre debout et de réciter le « Notre Père ». Tout le monde s'incline et s'assied. En premier, les élèves de Futaba parties à l'étranger présentent leur échange, le pays où elles ont été, racontent leur expérience, ce qu'elles ont fait, ce qu'elles ont mangé, ce qu'elles ont appris, leurs difficultés, etc. Beaucoup insistent sur les chocs culturels et sur le fait que les choses qu'elles pensaient aller de soi n'étaient pas en fait si évidentes ailleurs. Les étudiantes d'échange, à leur tour, présentaient une à une leur pays d'origine. Les élèves sont finalement remerciées et applaudies. Le départ s'organise de manière très structurée : des petits groupes démarrent chacun à leur tour (Notes de terrain, 01.10.15).

Cet événement illustre bien le vif intérêt à l'égard de l'international. Si cet échange est encouragé par l'école, on retrouve également cette motivation chez les élèves. Elles se montrent intéressées par les étudiantes d'échange : elles veulent leur parler, leur poser des questions sur leur pays d'origine, leur poser des questions liées au Japon, faire des activités en dehors avec elles... Bref, créer un contact avec ces étudiantes. Celles-ci veulent aussi créer des liens d'amitié et apprendre la culture et la langue. Ce qui fait que des contacts sont établis très rapidement entre elles.

#### *4.2 L'étranger comme moyen de comparaison*

Si mes enquêtés insistaient souvent sur la spécificité des Japonais, ils le faisaient souvent en contraste avec les étrangers. A Futaba, le contact avec l'étranger est

quotidien, de par la présence des étudiants d'échange, plus nombreux que dans les autres écoles mais également de par sa spécificité d'être une école catholique, avec des éléments occidentaux présents partout dans l'école. La manière de se construire son identité nationale se fait donc toujours en relation avec l'étranger. Un exemple particulièrement frappant se retrouve dans mes notes de terrain, lors d'un repas chez Watanabe-san, ancienne élève de Futaba :

Nous avons passé la journée chez l'amie d'enfance de Fukuda-sensei, Watanabe-san. Celle-ci est catholique. Elle vit dans un appartement au dernier étage d'un immeuble. Je remarque immédiatement que son salon est du style très européen, avec des meubles anciens et qu'il y a un grand tableau représentant Jésus au-dessus du fauteuil au salon. À côté de cela, se trouve un autel bouddhiste. Nous sommes assis sur sa terrasse, en train de manger un barbecue et nous buvons du vin. Je remarque que le vin aide souvent à délier les langues. Pendant, le repas, Watanabe-san, éméchée, commence à parler de plus en plus ouvertement à propos des différences entre les Occidentaux et les Japonais. Elle m'explique que l'on retrouve chez les Japonais une certaine philosophie : contrairement aux Occidentaux, ceux-ci prennent soin des perdants car c'est grâce à eux qu'existent les gagnants. Elle m'explique que cette philosophie est propre au Japon. Ensuite, elle prend mon visage entre ses mains, et me parle de l'amour de Dieu. Elle me dit qu'on ne peut pas donner de l'amour à tout le monde mais qu'il faut le donner à son prochain et que c'est pour cette raison que nous, étrangers, sommes là au Japon : pour améliorer les relations entre notre pays et le Japon (Notes de terrain, 23.09.15).

Cet extrait me permet d'illustrer une vision stéréotypée du Japon en relation avec l'Occident. Elle me décrit ici clairement une attitude qu'elle considère spécifique et unique du Japon. En plus de cela, elle contraste cette caractéristique avec une image également stéréotypée de l'Occidental. Enfin, elle explique en quoi les relations internationales sont essentielles. Malgré cette vision stéréotypée, on retrouve donc une volonté de compréhension mutuelle. De ce fait, beaucoup me demandaient de comparer le Japon à la Belgique, ou alors eux-mêmes le comparaient avec d'autres pays étrangers.

« C'est totalement différent des Coréens qui crient toujours. Je suis toujours choquée par leur image. Cette façon de crier, comme ça. Alors qu'au Japon, ça ne se fait pas. » (Nakano-san)

Cet exemple illustre bien la manière dont ils se définissent par rapport à l'autre. C'est le seul exemple que j'ai pu avoir dans mes entretiens, mais dans la plupart des

conversations informelles, ce genre de propos apparaissait régulièrement. S'il s'agit ici d'une comparaison avec la Corée, la plupart des comparaisons que j'entendais étaient souvent plutôt liées aux Occidentaux mais il se peut que mon origine occidentale ait eu un effet.

L'intérêt porté aux étudiantes d'échange est fortement lié au regard qu'elles ont sur le Japon. Tout le monde demande en permanence ce que celles-ci pensent du Japon, ce qu'elles aiment, ce qu'elles n'aiment pas, etc. Une demande fréquente était d'expliquer ce qui les avait le plus surprises en arrivant au Japon. En effet, mes interlocuteurs étaient généralement très curieux de savoir quelle image j'avais du Japon. Un extrait me semble tout à fait pertinent pour illustrer les questions auxquelles j'ai souvent dû répondre lors de mon séjour. Cet extrait est issu de l'enregistrement fait lors de mon entretien avec Morita-sensei. Celui-ci était fini mais nous avons continué à discuter. Il s'est montré très intéressé par le rapport que j'avais moi-même au Japon :

« Qu'est-ce qui vous plaît au Japon ? Par exemple, vos intérêts ou alors, des choses que vous n'avez pas comprises sur le Japon ? Par exemple *culture gap*. Pour les Belges, quelle image ont-ils du Japon ? On dit en général que les Japonais sont sérieux. On dit souvent qu'on ressemble aux Allemands, *german*. Et vous, est-ce que vous pensez qu'on ressemble aux Allemands ? Mais vous, pourquoi avez-vous choisi le Japon ? » (Morita-sensei)<sup>11</sup>

Ceci est un exemple parmi d'autres mais ce genre de questions est revenu très régulièrement dans mes interactions avec mes interlocuteurs.

### 4.3 L'étranger, le misemono

Si l'intérêt est là et s'il est bien réel, ce qui ressort souvent chez les étudiantes d'échange, c'est l'impression, à partir d'un certain moment d'être considérée comme un *misemono* (見せ物), objet à voir et non comme un être individuel. Je reprends ici le terme *misemono*, développé par Millie Creighton (1995). Il y a d'abord l'impression d'être constamment montré, au sein de l'école comme en dehors de l'école que ce soit

---

<sup>11</sup> Traduit du japonais. Les termes anglais en italiques sont en anglais dans l'entretien.

par le biais des présentations organisées à Futaba, mais aussi en dehors, où les étudiantes d'échange doivent porter l'uniforme de Futaba et se présenter un bon nombre de fois : devant les professeurs, devant l'organisation d'échange, devant les classes ou autres. Cette impression d'être considérée comme un *misemono* vient aussi du fait que les étudiantes d'échange attirent énormément d'intérêt au début mais ce dernier décroît au fil du temps. Beaucoup expriment la difficulté, à un moment de l'échange, de passer du centre d'intérêt principal à un statut moins central, comme si les élèves avaient fini par se lasser de ces étudiantes. Je ne sais cependant pas s'il s'agit d'une spécificité du Japon ou si cela s'observe dans d'autres pays également.

#### 4.4 Un relâchement des codes sociaux

Lorsque les élèves interagissent avec les étudiantes étrangères, les codes sociaux sont, souvent, relâchés. Par exemple, au début de mon séjour, à chaque fois que je me promenais dans les couloirs, j'entendais des « *hello* » ou encore des mots plus étranges comme « *waffles* » ou « *chocolate* »<sup>12</sup>. Les élèves voulaient prendre des photos avec moi ou juste rentrer en contact. Ce genre de situation montre à quel point les barrières de politesse et de timidité décroissent. L'étranger est aussi parfois considéré comme étant amusant : il fait des fautes de japonais, des fautes dans les règles sociales, etc. Lors de mon échange, toutes les étudiantes d'échange venaient d'arriver et devaient présenter leur pays pour la première fois devant toute l'école. Nous étions au Japon depuis à peine un mois et notre japonais était très limité, nous faisions des fautes et avions un fort accent. Nous avons chacune à notre tour présenté notre pays, sous un fou rire général qui ne se termina qu'à la fin de notre présentation. Cette expérience montre comment les barrières de politesse disparaissent, les étudiantes étant considérées comme des attractions comiques. D'une part, on observe ce relâchement ; d'autre part, les attentes vis-à-vis des étrangers deviennent moins importantes. Par ailleurs, il y a une grande tolérance pour les fautes commises par les étudiantes d'échange. On les traite également avec beaucoup de laxisme pour leurs erreurs

---

<sup>12</sup> Dans cette situation de terrain, les images le plus souvent associées à la Belgique étaient les gaufres et le chocolat.

sociales :

« En principe, les Japonais sont très gentils avec les étrangers. On ne demande pas grand-chose, on n'espère pas grand-chose, on n'attend pas beaucoup de choses. On veut être gentil. » (Nakano-san)

Cette affirmation est confirmée par la littérature, notamment par Millie Creighton (1991) (1995) et Joy Hendry (1999) (2012) qui expliquent que les étrangers servent à s'évader des normes sociales et culturelles japonaises et à relâcher les obligations et contraintes sociales. En effet, les attentes sociales vis-à-vis des étrangers sont très faibles. Les Japonais sont censés maîtriser les « choses japonaises », pour reprendre les termes de Millie Creighton, comme par exemple porter un *kimono* (着物). Les étrangers, eux, sont considérés comme extérieurs, et ne doivent par conséquent pas répondre aux attentes sociales concernant ces « choses japonaises ». Par exemple, la princesse Diana a porté un *furisode* (振袖) qu'elle avait reçu, qui est un kimono à manches longues porté par les femmes célibataires. Normalement, en tant que femme mariée, c'est plutôt considéré comme une insulte. Mais comme elle n'est pas japonaise, le problème ne s'est pas posé. Un interlocuteur de l'anthropologue Joy Hendry explique qu'un ami étranger peut être parfois un soulagement pour un Japonais. Des formules de politesse strictes sont attendues selon les moments, tandis qu'avec un étranger, le langage est moins formel (Hendry, 1999). Cela fut aussi confirmé par mes enquêtés, qui disent tolérer beaucoup plus des étrangers que des Japonais.

Lors de mon échange, il fut très rare que les professeurs ou parents d'accueil me reprennent sur les fautes que j'avais commises. Mes amies de classe ont eu un rôle très important à cet égard. Elles m'expliquaient toujours comment je devais agir, comment je devais parler, si je voulais faire « comme les Japonais ». Elles me reprenaient à chaque fois que je faisais une faute sociale ou langagière. C'était tout à fait exceptionnel car elles étaient les seules à le faire. Avec elles, je réalisais le nombre de fois où j'avais été impolie, sans que personne ne me l'ai dit. Les professeures de japonais agissaient plutôt de manière préventive, en nous préparant par exemple aux manières de table, mais nous disaient rarement quand nous avions fait une erreur. Malgré le souci d'intégration important dans cette école, les étudiantes d'échange

expliquent que la plupart du temps, elles apprennent par l'observation ce qu'il faut faire ou ne pas faire lorsqu'elles sont au Japon car très peu de Japonais le leur enseignent.

## 5 L'étranger, éternellement étranger

Je vais maintenant m'appuyer sur la littérature pour montrer comment on peut retrouver beaucoup d'auteurs ayant vécu l'impression de garder éternellement un statut d'étranger, peu importe son intégration, sa situation ou son niveau de japonais. Nous avions déjà évoqué plus haut la manière dont certains Japonais présument que la langue est une barrière pour les étrangers, persuadés que seuls les Japonais peuvent comprendre la langue japonaise. Ici, nous allons voir plus concrètement comment est vécue cette impression d'être traité comme un *outsider*, malgré l'impression d'être intégré. Cette littérature me permettra par la suite d'illustrer des impressions recueillies chez les étudiantes d'échange ou par mes expériences.

### 5.1 L'étranger dans la littérature

Beaucoup d'anthropologues ayant vécu au Japon expliquent l'impression d'être constamment renvoyé à leur statut d'étranger, sans jamais pouvoir dépasser cette barrière. Ceci peut s'expliquer par la barrière mise entre *uchi* et *soto* (内と外), « l'intérieur » et « l'extérieur », comme l'expliquent Roger Davies et Osamu Ikeno (2002). Selon ces auteurs, les Japonais font une distinction stricte entre eux et les étrangers. Ils appellent tous les étrangers *gaijin*, peu importe leur niveau de japonais ou depuis combien de temps ils habitent au Japon. Ils ont tendance à ignorer les différences individuelles de chacun car ils viennent tous de *soto*, du dehors (Davies & Ikeno, 2002). On refuse donc automatiquement le fait que le *gaijin* soit un *insider* mais aussi qu'il soit individualisé (Creighton, 1991). Millie Creighton relate une expérience similaire. Alors qu'elle vivait au Japon, elle avait été engagée pour présenter, avec d'autres femmes occidentales, l'artisanat traditionnel japonais lors d'un événement, en portant un kimono. Elle explique que les femmes *gaijin* portant des kimonos sont amusantes, mignonnes, tant qu'elles ne les portent pas correctement. En effet, si c'était le cas, la distinction entre « eux » et « nous » ne serait plus claire. La télévision

japonaise en fit une émission. Durant celle-ci, elle fut présentée comme une spécialiste du Japon, en exagérant ses connaissances linguistiques et culturelles, disant même qu'elle était plus douée que les Japonais pour savoir comment être japonaise. Elle était également présentée comme mariée à un Japonais. Le fait qu'elle soit mariée à un Japonais et qu'elle ait un fils *haafu* (ハーフ)<sup>13</sup> intriguit les médias. On l'appelait *okaasan* (お母さん), qui signifie maman, et qui signifie surtout qu'elle est membre d'*ie* (家), la « maison », et donc qu'elle n'est pas tout à fait une étrangère. Malgré tout, elle était tout de même présentée comme étrangère. En effet, la télévision la présentait comme étant une « femme aux yeux bleus qui va expliquer la tradition japonaise ». Elle explique que le titre se veut contradictoire : l'« autre » et « eux » dans une même phrase. On la présentait comme une personne qui dérange les catégories et pourtant, elles n'ont pas été vraiment dépassées car elle restait une *gaijin* (Creighton, 1991). Avant de commencer l'interview, on lui a demandé : « Mais de toute façon, comment comptez-vous manger ces nouilles ? ». Ce fut pour elle la preuve que les Japonais la considéraient malgré tout comme une étrangère. Elle explique qu'avec cette question, la menace étrangère est vaincue : on présente les étrangers comme finalement ignorants de la tradition japonaise. Ils sont contrôlés, présentés comme mignons et incompétents. Cela permet de présenter les valeurs japonaises comme centrales (Creighton, 1995). Louella Matsunaga raconte elle aussi son expérience en tant qu'anthropologue au Japon. Elle-même mariée à un Japonais, intégrée à l'*ie*, elle pensait être enfin complètement intégrée dans la société japonaise. Elle raconte son expérience de désillusion lors d'une fausse-couche. Elle voulut gérer elle-même, la situation avec son mari, sans demander de l'aide à sa belle-mère. Celle-ci lui fit comprendre qu'elle n'avait pas respecté le fonctionnement d'une *ie*, de par le fait qu'elle était étrangère. Ses contacts avec les médecins ne se sont pas bien passés, car à chaque fois, ils lui renvoient son statut d'étrangère, du fait qu'elle ne comprend pas le Japon, en disant toujours « on n'est pas sûr qu'elle ait compris, son japonais n'est pas assez bon ». Elle explique alors sa désillusion, car elle croyait enfin être intégrée dans la société japonaise et se rend compte qu'elle est restée tout ce temps considérée comme une

---

<sup>13</sup> Ce terme vient du mot anglais *half* et signifie une personne dont un parent est japonais et l'autre est étranger.

étrangère (Matsunaga, 2000). Millie Creighton et Louella Matsunaga expliquent toutes deux, après avoir vécu des années au Japon, l'impression persistante de rester une étrangère. Il semblerait que beaucoup d'immigrés expriment de la frustration à cet égard mais que beaucoup de Japonais ne la comprennent pas, s'attendant eux-mêmes à être traités de la sorte à l'étranger (Creighton, 1991).

## 5.2 *L'étranger à Futaba*

La manière de traiter les étudiantes d'échange à Futaba est parfois aussi paradoxale. Elle renvoie beaucoup aux expériences vécues par les anthropologues citées ci-dessus. Il s'agit cependant de cas qui ne sont pas tout à fait similaires car ces deux anthropologues ont vécu au Japon très longtemps et sont toutes deux mariées à un Japonais. Dans le cas des étudiantes d'échange, elles sont là pour une période bien définie. Cependant, beaucoup m'ont rapporté des expériences similaires et j'en ai moi-même vécu lors de mon séjour d'échange. Durant cette période, on nous répétait souvent que nous étions plus japonaises que les Japonaises, en nous expliquant que nous parlions comme des Japonaises, que nous avions plus visité le Japon que les Japonais. En bref, comme dans le cas de Millie Creighton, on exagérait nos connaissances du Japon et du japonais. Et en même temps, il y avait ce renvoi permanent à notre statut d'étranger. On me faisait très souvent sentir que j'étais une *outsider* dans la façon notamment de rappeler mon identité nationale à chaque conversation ou d'expliquer mon caractère et mes façons d'agir par le fait que je suis belge. Ce rappel de l'identité nationale se faisait dans les moments les plus anodins. Lorsque je faisais ou disais des choses qui ne rentraient pas dans le cadre des règles sociales au Japon, la réponse la plus fréquente était *gaikokujin*, étrangère. Par exemple, lors de l'entretien avec l'ancien directeur de Futaba, Saito-san, nous mangions et je lui expliquais que je n'aimais pas manger un poisson qui a encore ses yeux. À cela, il m'a répondu tout simplement : « Ah, c'est les étrangers ça ». Par contre, si je fais quelque chose qui est censé être typiquement japonais alors tout le monde s'en étonnait. Par exemple, lorsque je disais que j'aimais le *nattō*, aliment traditionnel à base de haricots de soja fermentés, généralement apprécié par les Japonais et détesté par les Occidentaux, on me répondait : « *Gaikokujin nanoni ?* » « Alors que tu es une

étrangère ? ».

Si l'étranger à Futaba est présent, il reste étranger. Les étudiantes d'échange sont intégrées dans l'école et pourtant, elles sont toutes considérées comme faisant partie du même groupe : le groupe des étudiantes d'échange. Ce sont des étrangères et leurs caractéristiques individuelles sont peu prises en compte. Elles continuent de faire partie de *soto*. En effet, les élèves les confondent bien souvent. Beaucoup d'étudiantes d'échange expliquent leurs difficultés à se sentir réellement intégrées dans leur classe par exemple, et toutes racontent que la classe d'étudiantes d'échange est un véritable réconfort pour elles car elles peuvent se retrouver entre elles, partager leurs expériences similaires et surtout, sentir qu'elles font partie d'un groupe.

## Conclusion

Cet article est un chapitre remanié de mon mémoire. Dans ce dernier, je développe la spécificité du rapport à la religion catholique dans le cas de cette école. Je montre également comment les éléments de la religion catholique et de l'étranger sont utilisés comme moyen de distinction.

Mes interlocuteurs se définissent comme des Japonais, et tiennent parfois des discours proches de ceux qu'on pourrait retrouver dans des textes de *nihonjinron*, notamment sur l'impression d'homogénéité, d'unicité et que seuls eux-mêmes peuvent comprendre leur culture. Ils invoquent le déterminisme linguistique comme principale barrière, tout en mettant un grand effort à promouvoir leur pays. Cette définition de soi se fait en contraste avec la définition de l'« autre », l'Occidental. Nous avons pu voir quel rapport ceux-ci ont aux produits et événements occidentaux, souvent associés à un certain prestige, particulièrement la France avec son image de raffinement. Cependant, malgré la reprise d'éléments de la culture occidentale, la culture japonaise reste fort présente, et la barrière entre les étrangers et les Japonais est maintenue. Il existe à Futaba une réelle volonté d'intégration des étudiantes d'échange. Cependant, celles-ci évoquent souvent l'impression de n'être qu'un *misemono*, c'est à dire

quelqu'un qu'on montre. Enfin, malgré cette volonté d'intégration, les barrières *uchi* et *soto* sont maintenues, et les étudiantes continuent à se sentir *outsider*.

Les éléments associés à l'Occident, dont ceux liés à la religion catholique et la présence d'étudiantes d'échange pourraient laisser penser que cette école connaît une occidentalisation importante. Or, nous avons vu que de nombreux éléments considérés comme traditionnels du Japon persistent dans cette école.

## Références

- Beaud, Stéphane & Weber, Françoise, 2003. *Guide de l'enquête de terrain : produire et analyser des données ethnographiques*. Paris : La découverte.
- Befu, Harumi, 1995. "Nationalism and *nihonjiron*" in *Cultural Nationalism in East Asia*, London, Routledge.
- Christiansen, Bryan, 2015. *Nationalism, Cultural Indoctrination, and Economic Prosperity in the Digital Age*. Hershey, IGI Global.
- Creighton, Millie R., 1991. "Maintaining Cultural Boundaries in Retailing: How Japanese Department Stores Domesticate 'Things Foreign'" *Modern Asian Studies*, Vol. 25, No. 4 (Oct., 1991), pp. 675-709.
- Creighton, Millie R., 1995. "Imaging the Other in Japanese Advertising Campaigns" in *Occidentalism: images of the West*, Oxford, Clarendon Press, pp. 135-160.
- Creighton, Millie R., 1998. "Was Japan post-modern when post-modern wasn't cool? – 'New' and 'old' anthropological lenses on Japanese self, other, and identity" *Reviews in Anthropology*, Volume 27, Issue 1, pp. 33-55.
- Dale, Peter N., 1986. *The Myth of Japanese Uniqueness*. London, Routledge.
- Davies, Roger J. & Ikeno, Osamu, 2002. *The Japanese Mind*, North Clarendon, Tuttle Publishing.
- Duggan, Calvin, 2015. "Occidentalism in Japan: Representing and Consuming the Western Other(s)" Cardiff University (2013): n. pag. *Adademia.edu*. Web. 19 Mar. 2015.
- Fuse, Kana, 2013. "Daughter preference in Japan: A reflection of gender role attitudes?" *Demographic Research*, vol. 28, article 36, pp.1021-1052.

- Goodman, Roger, 2000. "Fieldwork and reflexivity: thoughts from the anthropology of Japan" in *Anthropologists in a Wider World: Essays on Field Research*, Oxford, Berghahn Books, pp. 151-166.
- Hendry, Joy, 1999. *An Anthropologist in Japan: Glimpses of Life in the Field*, London, Routledge.
- Hutchinson, Rachael, 2001. "Occidentalism and critique of Meiji: the West in the returnee stories of Nagai Kafū" *Japan Forum*, Volume 13, Issue 2, pp. 195-213.
- Mathews, Gordon, 2004, "On the Tension Between Japanese and American anthropological depictions of Japan" in Yamashita, Shinji; Bosco, Joseph; Eades, J.S., 2004. *The Making of Anthropology in East and Southeast Asia*, Berghahn Books, Oxford.
- Matsunaga, Louella, 2000. "Recollection of life crisis: distancing the personal" in *Anthropologists in a Wider World: Essays on Field Research*, Oxford, Berghahn Books, pp. 51-166.
- Nakashima, Akira, 1970. "A comparison of Japanese and U.S. attitudes toward foreign products". *The Int. Exec.*, 12: 7–8. doi:10.1002/tie.5060120304
- Nagashima, Akira. 1977. "A comparative 'made in' product image survey among Japanese businessmen" *Journal of Marketing* 41, 95–100.
- Nakane, 1970. *Japanese Society*, Center for Japanese Studies, UC Berkeley.
- Olivier de Sardan, Jean-Pierre, 2008. *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique. (Anthropologie prospective n°3)* Louvain-La-Neuve : Academia Bruylant.

